

Le silence du violoncelle

Le silence du violoncelle

Jeanne Yliss

ROMAN

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L.122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L.122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN papier : 979-10-359-8547-9

Dépôt légal : mai 2023

Édition Indépendante

Jeanne YLISS-12450 LUC

Photo couverture : Caroline, Graphisme LOR

Relecture et correction : Sophie RUAUD

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

© Jeanne YLISS

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Retrouvez-moi sur mon site internet jeanneyliss.fr

**Suivez mon actualité sur Instagram et Facebook
[@jeanneyliss](#)**

**TÉLÉCHARGEZ VOS BONUS DE LECTURE SUR
WWW.JEANNEYLISS.FR/BONUS**

Pour vous permettre de vous repérer sur l'île, cette carte a été conçue en reprenant les lieux marquants de l'histoire.



Par ailleurs, afin de ne pas surcharger le récit en notes de bas de page, des explications concernant la vie en Guadeloupe et un glossaire culinaire ont été intégrés à la fin, lorsqu'ils n'étaient pas nécessaires à la compréhension immédiate de l'histoire.

Bonne lecture !

Au milieu du salon, installée sur sa chaise noire au dos rembourré, à moitié dénudée, Graziella laissait les doigts de sa main gauche courir sur les cordes de son violoncelle. Les pointes des pieds plantées dans le tapis, l'expression lointaine, elle semblait absente. Elle regardait sans la voir la neige qui illuminait la campagne aveyronnaise de son éclatante blancheur. Une fine fourrure lactescente s'était déposée dans la nuit et assourdissait les bruits extérieurs. Appuyé contre le chambranle en bois de la porte, une tasse de café fumant dans la main, Garry, envoûté, admirait son épouse. Quand elle était ainsi, transportée par la musique, il enviait la passion, la liberté qui émanaient d'elle. Elle était habitée par les mélodies.

Elle ne les jouait pas. Elle les vivait.

Les notes légères de *Sublime et silence*¹ résonnaient, virevoltaient avec fluidité, se baladaient de pièce en pièce pour se tapir jusque dans les moindres recoins, où elles semblaient vibrer même quand le violoncelle avait cessé de chanter. Graziella avait imprégné la maison de sa présence. Elle ferma les yeux, berçant son corps en symbiose avec l'archet, le gros ventre de son instrument calé avec souplesse et fermeté entre ses cuisses, la pique arrimée au stabilisateur. Son visage exprimait toutes les émotions qui la traversaient par de brèves mimiques, sa chevelure de jais balayait lentement l'air. L'enchaînement des tonalités se déroulait dans une harmonie aérienne qui subjuguait Garry. À son tour, il ferma les yeux et laissa sa tête onduler en rythme. Des frissons le parcoururent. Il serra plus fort la tasse entre ses paumes.

Une dernière note flotta quelques secondes après que Graziella eut arrêté de balader son archet, puis le silence se fit, pur, limpide. Pourtant, chacun continuait à entendre les *legato* majestueux planer.

1. Julien Doré

Graziella revint peu à peu à elle, plongea ses iris dorés dans ceux de son conjoint. Elle étira ses lèvres comme si elle remarquait enfin sa présence, et son visage s'illumina.

— Tu es sublime, murmura-t-il d'un ton grave, sans oser le moindre mouvement susceptible de parasiter l'instant.

L'amour qu'il éprouvait pour elle était si intense qu'il lui rongeaient les tripes.

— Et toi, tu es trop sérieux !

Elle se leva, cala le violoncelle et l'archet sur leur support avant de s'approcher de son mari. Elle lui prit sa tasse, en but une gorgée, la posa sur le rebord de la cheminée où une flambée crépitait. Jouer en sous-vêtements au saut du lit était une de ses lubies, quelle que soit la saison. Aux premiers frimas, dès qu'il se réveillait, Garry allumait un feu dans cette pièce qui servait de salle de musique.

— Réchauffe-moi !

Le sourire mutin qui ourlait les lèvres de Graziella trahissait ses intentions. Garry était prêt à partir au travail. Avec la neige, le trajet serait plus long que d'habitude. Il consulta sa montre et se laissa convaincre par ce sourire qui était la plus incroyable œuvre d'art qu'il ait jamais vue, un préliminaire à l'amour auquel il refusait de résister.

— Quinze minutes.

Le rire perlé de sa compagne l'enveloppa tandis qu'il la soulevait pour l'emporter jusqu'au canapé en velours. Il la déposa avec délicatesse et entreprit de se débarrasser lui-même de son jean et de son pull à col roulé. Ils n'avaient pas le temps pour se livrer à un effeuillage sensuel comme ils en jouaient parfois. Lorsqu'il fut nu, il prit quelques instants pour l'admirer. Elle était belle sans effort.

— Je crois que je ne m'y ferai jamais.

— À quoi ?

— À toi. À nous. C'est trop extraordinaire pour être vrai.

Graziella lui tendit une main.

— Viens ! On n'a pas le temps !

D'un bond, il la retrouva et lui ôta son caraco et sa culotte. Elle enroula ses bras autour de son cou et, sans se perdre en préliminaires,

ils assouvirent leur désir mutuel.

Dehors, le tapis de poudreuse s'éclairait sous les rayons opaques d'un soleil qui cherchait à percer. La pureté de la neige enveloppait la nature de la douceur de ses silences givrants. Dedans, le craquement des bûches léchées par les flammes se mêlait aux gémissements et aux soupirs brûlants.

Soudain, l'étreinte de Garry se transforma en vide. Graziella s'amollissait, telle une poupée de chiffon. Une expression de douleur déchirait son visage. Ses yeux se remplissaient de désespoir. Garry sentait une souffrance crue s'infiltrer en lui. Un poids l'oppressait. Il suffoquait, sans comprendre pourquoi. La nuit tomba d'un coup. Les éléments se déchaînèrent. Une tornade blanche s'éleva, emportant tout sur son passage. Les flocons tournoyaient furieusement, agitant les arbres. Le vent hurlait en rafales. Le froid mordant pénétrait jusque dans ses os, lui brûlant les poumons. Un manteau de cristal granuleux l'empêchait d'entrevoir les contours du paysage. Il secouait Graziella, l'appelait. Elle ne répondait pas. Seul son corps mutilé semblait présent, exempt de son âme. Il criait.

Mais personne ne venait éponger sa terreur.

En nage, Garry sursauta et se tourna du côté de Graziella. Il promena sa main, ne sentit rien d'autre que le vide et la moiteur du matelas. Aucune forme ne se dessinait sous le drap. Elle n'était pas là.

Elle n'était plus là.

Il le savait. Mais il s'y refusait. Elle lui manquait chaque seconde. Un manque vertigineux dont la violence empirait lorsqu'il réalisait qu'il avait seulement rêvé d'elle. D'eux. De leurs amours perdues. Qu'il ne la reverrait plus. Et que son rêve avait viré au cauchemar.

Les poussières de lune perçaient à travers la moustiquaire, balayées par le ventilateur. Il saisit son téléphone, heurta la bouteille de rhum et le verre posés sur sa table de chevet. Ils tintèrent avant de s'écraser sur le carrelage dans un bruit tranchant. Il se redressa et laissa échapper un juron. Son portable indiquait 23 h 45. Cela faisait

une demi-heure à peine qu'il avait réussi à s'endormir, anesthésié par l'alcool. Il ne parviendrait pas à retrouver le sommeil. Il jeta le téléphone sur le lit et posa un pied à terre, dans la flaque de rhum. Un tesson de verre lui entailla le pied.

— Merde !

Il alluma, s'accroupit, humecta un bout de drap avec du rhum. Il tamponna sa plaie, chercha un pansement dans son sac à dos. Il revêtit un short abandonné sur une chaise et le premier tee-shirt qu'il trouva. Ce dernier empestait l'odeur âcre de la transpiration, mais il s'en moquait. Pour se rendre là où il allait, nul besoin de s'apprêter. Après avoir enfilé des chaussettes et ses baskets de randonnée, il descendit les escaliers en s'appliquant à ne pas faire craquer les marches usées.

Dans la rue, la touffeur nocturne guadeloupéenne lui tomba dessus plus féroce que dans sa chambre. Il grimpa à bord de la vieille Ford Fiesta cabossée. Capricieux, le moteur s'étouffa, rompant le silence de ses toussotements. Quand, enfin, la voiture démarra, Garry accéléra. Il longea les plages de sable blanc qui étincelaient sous les rayons lunaires, gagna la sortie de Sainte-Anne, en direction des Grands Fonds. Cette région agricole de l'île était réputée pour qui voulait se cacher.

Accompagné par la polyphonie des hylodes², il s'enfonça dans cet entrelacs de routes et de chemins partiellement indiqués, entre collines et vallons. Il connaissait mal l'endroit. Lorsqu'il trouva un recoin, il se gara. Éclairé par une lampe frontale, il s'engouffra dans le dédale de bananiers, d'arbres à pain, de manguiers et de cannes à sucre. Sa blessure rendait ardue l'ascension d'un premier morne aux pentes escarpées. Il l'ignora. Tout comme il ignora les griffes du chagrin qui le lacéraient sans relâche. Oublier. S'épuiser. Déverser sa rage quelque part. Parfois, il avait l'impression que s'il ne s'isolait pas, il pourrait s'en prendre à n'importe qui, pour n'importe quoi.

Un grand bruit se fit entendre. Une pluie diluvienne approchait, martelant la terre de plus en plus fort. Il fut trempé en moins d'une

² Grenouilles chanteuses endémiques des Antilles

minute. Les grosses gouttes fouettaient son visage, brouillaient le paysage devenu encore plus sombre. Les arbres à pain s'agitaient sous la force du vent et quelques fruits s'écrasèrent à ses pieds. La lune, qui luttait derrière les nuages, lui apparaissait froide, terne et laide. Garry trébucha une première fois. Il continua sa progression, ralenti par les éléments. Il frottait ses paupières, avançait, les yeux rivés au sol. Il ne vit pas la ravine qui séparait deux mornes. Il tomba. Sa tête heurta un caillou. Il sentit ses esprits s'évaporer et resta dans la boue crayeuse, incapable de bouger. Plus rien ne lui donnait l'envie de se relever.

Le réveil hurlait pour extraire Elwa de ses songes. Il pesta. Il était en pleine partie de dominos avec ses amis et il gagnait. Il s'apprêtait à les mettre cochon³, ce qui ne s'était pas produit depuis plusieurs semaines. D'un geste mécanique il fit taire l'objet de malheur, non sans lui envoyer une insulte :

— *Kounia manmanw.*

Depuis plus de cinquante ans, six jours sur sept, il se levait à 23 h 50. Un bruit de moteur, dehors, attira son attention. Il s'assit sur le rebord du lit, s'étira, puis se mit debout en dépliant lentement sa carcasse rouillée. Il approcha de la fenêtre ouverte pour regarder sa vieille bagnole s'éloigner. Elle disparut au coin de la rue, sans emporter sa crainte. Les errances nocturnes de son petit-fils le minaient.

— Ancinette, qu'est-ce que je dois faire ?

Sa question resta sans réponse. Il se dirigea vers la modeste salle de bains et entreprit une toilette minutieuse à l'aide d'un gant savonné. Il se rasa de près en s'observant dans le petit miroir mobile accroché à un clou, au-dessus du lavabo sur pied. Avant de revêtir sa tenue de travail, il s'aspergea d'eau de Cologne et descendit au fournil.

Il actionna l'interrupteur pour illuminer la pièce, jeta un regard circulaire puis répéta ses gestes familiers. En premier lieu, il vérifiait toujours à vue de nez la température de l'air et de l'eau. Son expertise lui permettait de savoir d'emblée s'il faisait trop chaud. La pâte à pain, matière vivante, nécessitait une attention particulière à chaque étape de sa fabrication pour produire le pain parfait. Il devait l'appivoiser en fonction des conditions météorologiques et de la farine. Le fournil était maintenu à une température stable, avec une

3. Le jeu des dominos fait partie intégrante de la culture antillaise. Le but est de poser tous ses dominos avant les autres joueurs et de les « mettre cochon », ce qui équivaut à « mettre fanny » à la pétanque

humidité adéquate, une bonne aération, mais sans courants d'air qui auraient perturbé la fermentation.

Il avait hérité cette boulangerie de son père qui, lui-même, la tenait du sien. Ils lui avaient tout appris. Parfois, il repensait avec nostalgie à son enfance, lorsqu'ils utilisaient un four à bois. Son grand-père lui enseignait comment contrôler sa température à l'aide d'une feuille de papier journal. Il la glissait dans la chambre de cuisson avec la pelle en bois. Si elle s'enflammait trop vite, cela signifiait que le four était trop chaud. Si elle ne s'enflammait pas, il fallait mettre davantage de bois. Si la feuille s'enflammait doucement, il fallait enlever les braises avec un écouvillon avant d'enfourner.

Quand Elwa avait pris les commandes du commerce, il avait beaucoup investi pour le moderniser : pétrin mécanique, four à gaz, les sacs de farine n'étaient plus entreposés à même la terre battue dans la pièce fraîche qui les accueillait, mais stockés dans un silo, des petits carreaux étaient venus habiller le sol et les murs du fournil. Il avait épousé Ancinette, rencontrée sur les bancs de l'école. Ensemble, ils avaient transformé cette simple boulangerie en un lieu incontournable de Sainte-Anne. La ville ressemblait alors davantage à un gros bourg. On ne faisait pas qu'y acheter son pain à la sauvette. On s'arrêtait. On discutait. Certains venaient jusque dans le fournil pour avoir le privilège de serrer la main du patron. On débattait si plusieurs clients se trouvaient là. On se laissait aller à la confidence s'il n'y avait personne d'autre qu'Ancinette dans la boutique. Comme beaucoup de boulangères d'autrefois, elle incarnait la messagère. Elle savait entretenir un contact particulier avec ses clients, qui représentaient bien plus pour elle.

Et puis la maladie, cette garce, leur avait joué un sale tour. Cancer du côlon. L'épouse s'était battue pendant plusieurs années, sans parvenir à remporter la partie. Durant cette période noire, Elwa avait délaissé le commerce. Une vendeuse moins affable qu'Ancinette avait pris sa place derrière le comptoir. Au fournil, l'ouvrier et l'apprenti avaient lâché du lest. Devant l'activité qui s'essouffait, certains clients avaient déserté pour ne plus jamais revenir.

Ancinette était décédée et Elwa n'avait plus jamais été le même. En parallèle, les goûts évoluaient, la pâtisserie devenait quasi un art, faisant passer les créations à l'ancienne du professionnel pour de sombres ratés dénués d'originalité. Il aurait fallu qu'il se renouvelle avec des farines différentes, des graines, du pain bio. Pour répondre à cette demande, un établissement plus au goût du jour, plus vaste et proposant plus de choix avait ouvert, concurrençant férocelement Elwa et ses confrères. Il aurait dû investir encore, s'agrandir, se moderniser toujours, d'autant plus que Sainte-Anne grossissait d'année en année et attirait de plus en plus de touristes.

À quoi bon ? Avec Ancinette, il aurait sans doute trouvé le courage et l'envie de faire face. Sans elle, pétrir la pâte, fournir aux familles leur baguette journalière depuis plusieurs générations suffisait à son quotidien. Elwa était un fervent chrétien. Dans sa religion, le pain incarnait un aliment de base essentiel, une nourriture concrète et spirituelle qui symbolisait la vie, la fraternité, la communauté, le partage et la paix. Des valeurs fondamentales qui l'animaient.

À son âge, il aurait raisonnablement pu prendre sa retraite. Cependant, il n'aurait su que faire de ses journées sans cette activité. Il ne pouvait pas davantage se résigner à quitter cet endroit qu'il connaissait depuis son premier jour. Il n'aspirait qu'à une chose : mourir dans cette boulangerie, cet héritage familial. Il ne supportait pas l'idée de devoir s'en séparer, de voir d'autres personnes y habiter et tout transformer.

La pendule indiquait presque 3 h 45. Dylan, l'ouvrier, aurait dû démarrer depuis un quart d'heure. Régulièrement, il lui faisait faux bond. Elwa ne le gardait que faute de mieux. Les jeunes préféraient travailler dans des commerces plus modernes où tout était intégralement mécanisé. Cela leur permettait de commencer leur journée à un horaire plus raisonnable.

Le calme s'imposait dans le fournil. Le ronronnement du pétrin, qui malaxait la pâte de la deuxième fournée, et le vieux four à gaz, qui bourdonnait pour s'échauffer, rompaient le silence. Plus jeune,

Elwa aimait écouter la radio. Il travaillait au rythme du zouk love et de la biguine. Plus maintenant.

Tout en préparant les viennoiseries et les rares pâtisseries qu'il proposait – tourments d'amour, Mont-Blanc, gâteaux à l'ananas – il tendait l'oreille pour surveiller le bruit des moteurs. Il aurait aimé reconnaître celui de sa vieille guimbarde.

Les coqs, fidèles au poste, commençaient à chanter quand Dylan daigna faire son apparition.

— Bonjour, patron !

Il ne présenta aucune excuse à Elwa qui lui signala son énième retard. L'ouvrier l'ignore délibérément. Maugréant contre ce tire-au-flanc, le doyen pesta en continuant sa tâche.

Lorsque Félixine, la jeune vendeuse, arriva pour prendre sa place, la première fournée de pain avait déjà refroidi. La boutique ouvrait à 6 h 30, mais à l'époque d'Ancinette, elle ouvrait même une heure plus tôt, car la vie antillaise était cadencée par les cycles du soleil. Elle salua Dylan et Elwa de son enthousiasme nonchalant. Elle avait décoré le magasin d'une timide guirlande clignotante suspendue au-dessus de la porte d'entrée. Sur le comptoir, elle avait déposé un sapin en plastique haut d'une trentaine de centimètres, affublé de minuscules boules blanches en coton. C'étaient là les seules marques de Noël.

Elle rangea les baguettes et les miches dans les casiers. Dans la boulangerie moderne qui avait poussé à la périphérie de la ville, on apportait le pain dans la boutique dès sa sortie du four pour embaumer le commerce. Cette odeur attirait les clients, qui aimaient sentir la croûte dorée toute chaude craquer entre leurs mains, chanter à leurs oreilles, croustiller dans leur bouche avant de fondre sous leur palais. Dans la journée, ils aspergeaient même les lieux avec un parfum de synthèse. Des pratiques qui hérissaient Elwa. Son père lui avait expliqué que le pain devait refroidir dans le fournil, afin de laisser la vapeur s'échapper.

Lorsque les voix des premiers clients résonnèrent, Garry n'était pas rentré. Elwa devait encore cuire une fournée, ensuite il serait temps de tout nettoyer et ranger avant de pouvoir se reposer.

Lorsqu'il revint à lui, Garry se sentit secoué dans tous les sens. Il percevait des piques dans son dos et la puissance du soleil derrière ses paupières qu'il peina à ouvrir. Quand il parvint à le faire, il comprit qu'il était allongé dans une charrette, au milieu de bottes de canne à sucre. Bringuebalé comme une marionnette désarticulée, il essaya de tourner sa tête sur le côté, ce qui lui arracha un grognement de douleur. Il se palpa et trouva une bosse sur sa tempe droite, non loin de sa cicatrice. Il grimaça. Du sang séché resta sous ses ongles. Il bougea chacun de ses membres qui lui répondirent sans difficulté, aussi se redressa-t-il. Il se retourna et interpella l'homme qui conduisait les bœufs.

— Arrêtez-vous, ordonna-t-il.

— T'es réveillé. Comment tu te sens ? questionna l'inconnu d'origine indienne sans obtempérer.

— Arrêtez-vous ! réitéra plus sèchement Garry.

Le paysan tira sur les rênes. Le jeune homme bondit de la charrette et l'interrogea sur le lieu où ils se trouvaient. L'Indien lui répondit en créole, une façon de manifester son mécontentement face à l'agressivité de Garry, qui ne comprit pas les explications. Il se reprit, il avait besoin que cet homme l'aide à sortir de là.

— Désolé, je...

Las, il se frotta le visage et ferma les yeux quelques instants.

— Merci de m'avoir ramassé. Vous pouvez me conduire à ma voiture ? Je ne sais plus où elle est, mais je l'ai garée quelque part...

Garry pivota sur lui-même, fit un geste vague pour balayer les environs. Depuis sa banquette de bois, le paysan l'observait en silence.

— Je sais pas où, en fait. Je crois que je me suis perdu.

— Monte, je vais t'amener, dit l'Indien en lui faisant signe de s'asseoir à ses côtés.

Il avait repéré son véhicule, il pouvait l'accompagner. En chemin,

il lui rapporta qu'il l'avait trouvé inconscient au fond d'une ravine. Ses bœufs avaient failli le piétiner.

— Fais attention à toi la prochaine fois que tu randonnes dans le coin ! ajouta-t-il à l'intention de Garry qui grimpait dans sa voiture.

À l'approche de Sainte-Anne, Garry croisa les enfants qui sortaient de l'école. Ils rentraient chez eux ou chez leur tatie⁴ pour déjeuner, tout de rouge et blanc vêtus. La tradition de Noël voulait que chacun s'habille ainsi pour le dernier jour de classe. Dès la primaire, ils regagnaient leur *kaz*⁵ seuls. S'ils fréquentaient la maternelle, ils étaient souvent accompagnés d'un aîné plutôt que d'un parent. Les enfants se déplaçaient avec une grande liberté que leur avait enviée Garry, les très rares fois où il était venu en vacances chez son grand-père, durant sa tendre jeunesse. Tout comme il leur avait envié ce cadre paradisiaque, cette chaleur qui se fichait pas mal des saisons, ces couleurs intenses et bigarrées, ces odeurs vivaces d'épices, d'iode et de nourriture de rue. Ces rues si joyeuses, où le bruit de la circulation se mêlait à celui de la musique, qu'elle provienne d'un *gwo ka*⁶, d'une sono ou d'une radio dont on aurait trop poussé le volume. Ces rues qui grouillaient de passants qui s'arrêtaient pour se parler fort, rire fort, se quereller fort. Tout le monde semblait se connaître sur l'île papillon, comme dans un petit village.

Lui-même avait grandi dans une cité HLM d'Argenteuil, constituée de barres, de lignes droites horizontales et verticales dénuées d'intérêt, où les seules touches de nature se résumaient à des platanes. Les bruits étaient ceux de la circulation routière et ferroviaire, des rixes et des sirènes de police. Les odeurs, celles de la pollution et de la peur. Les couleurs, celles du gris du ciel et du béton. Les gens marchaient en fixant leurs pieds, sa mère, sa forteresse, serrant très fort sa menotte dans la sienne, plus large, plus enveloppante, pour le rassurer.

4. Nounou

5. Maison

6. Tambour

Petit, il aurait souhaité s'envoler tous les ans pour le berceau de ses racines maternelles. Les prix exorbitants des billets d'avion les en empêchaient. Aujourd'hui, il y logeait pour une durée indéterminée. Pourtant, la possibilité d'en profiter lui échappait.

Il avait débarqué une semaine plus tôt, avec seulement un sac à dos. Il n'avait pas encore pris ses marques dans cet environnement quasi inconnu. À l'approche du centre-ville, le tintamarre le saisit : klaxons pour invectiver les poules et les poussins qui traversaient l'artère principale sans se soucier de la circulation, enfants qui chahutaient, plus excités à l'approche de Noël, passants qui s'interpellaient d'un trottoir à l'autre en parlant bruyamment et en gesticulant.

— *Bonjou ! Sa ou fé ?*⁷

— *Sa kai !*⁸

Il tourna quelques fois autour de la boulangerie avant de trouver une place où se garer. La saison touristique démarrait. Sainte-Anne était une destination phare de l'archipel, sans compter tous les métropolitains retraités qui y établissaient leur villégiature hivernale. Son décor de carte postale séduisait toujours malgré les mouvements sociaux qui secouaient régulièrement Karukera⁹. Il grimpa jusqu'à sa chambre sans bifurquer par le fournil pour y voir son grand-père qui devait être en train de ranger. Il n'était pas présentable. Et même s'il l'avait été, il n'aurait pas eu envie de s'y arrêter. Certains jours, la douleur se jetait à sa gorge avec plus de férocité que d'autres et le besoin d'isolement devenait impérieux.

Arrivé dans son refuge, il s'avachit sur le lit. Son téléphone vibra. D'un geste las, il contrôla le nom qui s'affichait sur l'écran. *Maman*. Il balança le portable qui finit par se taire. Sa mère, ses amis, ses collègues de travail, parfois son père. Personne ne lui accordait de

7. Bonjour ! Comment ça va ?

8. Ça va bien !

9. Christophe Colomb débarqua pour la première fois à Capesterre-Belle-Eau, en Basse-Terre, en 1493. L'île était peuplée d'Indiens caraïbes qui l'avaient baptisée Karukera, ce qui signifiait en langue caraïbes « l'île aux belles eaux », sans doute en raison des nombreuses cascades

répit. Il ne désirait parler à personne ni voir personne. Personne. Il n'avait besoin de personne. Il avait juste besoin d'elle. Il voulait qu'elle lui revienne.

Tout était sa faute. Jamais il ne parviendrait à se le pardonner.

Il demandait seulement qu'on lui foute la paix. Pas qu'on s'apitoie. C'était l'une des raisons qui l'avaient incité à fuir. Il dérivait. Il avait senti qu'il pourrait se perdre s'il restait un jour de plus dans cette maison qu'il avait partagée avec Graziella. Il n'en pouvait plus des appels intempestifs, des passages improvisés de ceux qui s'inquiétaient. Tout comme il ne supportait plus d'imaginer qu'il la trouverait là, à moitié nue, au réveil, en train de s'enivrer de ses mélodies ou en train de dessiner alors qu'il rentrerait du travail, pour, finalement, se heurter au vide cruel de son absence définitive.

Il la voyait partout, il l'entendait partout, il la recréait partout. Mais elle était partie. Pour toujours. Alors il perdait l'appétit, le sommeil. Une nuit d'insomnie plus sévère que les autres, il avait saisi un sac à dos, y avait jeté l'album photo de leur histoire, le caraco et le carnet à dessin de Graziella, quelques vêtements piochés au hasard. Il avait roulé jusqu'à l'aéroport de Toulouse-Blagnac et avait demandé un aller simple pour Pointe-à-Pitre. Il n'avait prévenu personne. Même pas son grand-père. Il n'avait pas de plan, pas de projet. Son anniversaire et les fêtes de fin d'année approchaient, il ne se sentait pas capable de les affronter sans elle.

Il souhaitait être seul. Il savait qu'Elwa ne l'encombrerait pas. Ces deux-là se connaissaient peu, toutefois Garry ne doutait pas que son aïeul lui offrirait l'hospitalité sans hésiter.

Lorsqu'il avait posé un pied dans l'aéroport, des images dignes de cartes postales chatoyantes et des messages de bienvenue enthousiastes, « *Kontan vwè zot an Gwadeloup !*¹⁰ » l'avaient accueilli, contrastant avec la morosité qui le corrodait. La différence de climat avec son village aveyronnais l'avait saisi. La différence d'ambiance aussi. Quelques souvenirs d'enfance et de couple

10. Bienvenue en Guadeloupe !

avaient afflué à sa mémoire. C'était ici qu'il avait demandé Graziella en mariage, qu'elle s'était jetée à son cou avec un grand « oui ». Deux ans auparavant, ils avaient sillonné l'île ensemble pendant plus de deux semaines. Depuis, il n'y était pas revenu. Aujourd'hui, il lui semblait ne pas exister meilleur endroit pour se couper du monde.

Quand il s'était présenté à la boulangerie, il avait fait appeler son grand-père. Félixine avait hurlé depuis la caisse sans prendre la peine de se déplacer :

— Patron, y a quelqu'un pour toi !

Ici, beaucoup ne s'embarrassaient pas du vouvoiement qui n'existait pas dans la grammaire créole. Du brancardier au chirurgien, de l'employé de mairie à l'usager, vieux ou jeune, il n'était pas rare de se tutoyer, même si les interlocuteurs se voyaient pour la première fois.

Elwa avait fait son apparition, sa silhouette entourée de son tablier couvert de pâte séchée et sa chevelure enfarinée. Depuis leur dernière rencontre, les sillons autour de ses yeux s'étaient creusés, ses cheveux noirs avaient presque tous cédé la place à des gris et blancs. Il s'était avancé vers Garry sans un mot. Il savait le mal qui rongait son petit-fils. Il l'avait connu. Son arrivée imprévue ne l'avait pas surpris. Il avait même été rassuré que Garry ait choisi de venir se mettre à l'abri ici. Il l'avait serré dans ses bras, aussi fort qu'il le pouvait, en silence, au milieu de la boutique. Garry était resté figé, incapable de la moindre démonstration. Félixine, qui ne l'avait jamais rencontré, avait compris qui il était. Elwa ne s'épanchait guère, mais il avait déjà évoqué l'existence de ce petit-fils dont il était si fier. Même si Garry était métis, un air de famille les liait. Elwa avait desserré son étreinte, puis, après avoir choqué son poing contre celui de Garry, il avait lâché :

— Viens.

Parvenu à l'étage, il avait ouvert la porte de la chambre de France-Aimée, la mère de Garry.

— Tu restes autant que tu veux.

Puis il s'en était retourné travailler. Cette simplicité avait rassuré Garry qui pensait se trouver au bon endroit pour oublier. Mais ce

n'était qu'un leurre. Malgré la joie discrète de son grand-père de l'accueillir, malgré la distance avec la vie qu'il avait délaissée derrière lui, les souvenirs amers, les regrets douloureux affluaient. Graziella était partout. Elle le hantait de jour comme de nuit. Quand ça devenait insoutenable, il transformait le rhum local en un médicament redoutable acheté au lolo¹¹ du coin. Certains jours, il n'envisageait pas d'autre solution pour se soulager, bien qu'il ne soit pas habitué aux alcools forts.

Après avoir dormi, Garry émergea de sa tanière pour nettoyer ses blessures au pied, à la tempe et se doucher. Dans la cuisine, il trouva une part de gâteau à l'ananas qu'il mangea sans plaisir. En cette fin d'après-midi, son papé avait rejoint ses amis après une sieste réparatrice. Garry sortit errer dans les rues de Sainte-Anne pour tuer le temps ennemi.

11. Petite épicerie antillaise traditionnelle

Ambroise fracassa le domino épais, à la résine dure et blanche, sur la toile cirée imitation madras de la table de bois.

— *Dé jamb' gaboli* ¹² ! s'exclama-t-il.

Elwa bougonna. Rien ne se déroulait comme dans son rêve nocturne. Installé sous l'auvent de la galerie ombragée et ventilée, le boulanger avait retrouvé Louis et Ambroise chez leur ami Évariste pour leur traditionnelle partie de dominos. Il avala une lampée du *ti'punch* posé devant lui. Il avait beau observer ses jetons, rien à faire, il devait passer son tour.

— *Boudé*, lança-t-il avec dépit.

Jouant avec les nerfs de ses adversaires, Évariste prenait son temps. Il attrapa la bouteille de sirop de canne, en versa quelques gouttes dans sa timbale, ensuite le rhum et enfin, une rondelle de citron. Il dégusta une gorgée, puis fit claquer sa langue avant d'en faire autant avec le domino. Il l'abattit sur la table de toute sa puissance avec un sourire victorieux :

— *Bougoudouz* !

Douze points ! Elwa n'en revenait pas. Il aurait volontiers balancé son jeu pour rentrer chez lui, mais il n'avait pas dit son dernier mot. Les dominos, c'était comme le poker : de la stratégie, du bluff, de la négociation, des regards interrogateurs et menteurs pour faire monter la pression. Mais aussi et surtout, un moment de convivialité. Une de ses rares sorties de la semaine.

Les alizés s'intensifiaient, secouant les bananiers qui frissonnaient. Elwa s'efforçait de ne rien montrer de sa déconvenue. Ambroise le taquina gentiment :

— *Y boudé kon an doub'sis* ¹³ !

12. Selon le nombre de points gagnés, les exclamations des joueurs varient. *Dé jamb' gaboli* signifie que le joueur a remporté 2 points

13. Le *doub'sis* (double-six) n'est pas apprécié aux dominos, sauf pour démarrer la partie.

Ce qui fit rire Louis et Évariste. Elwa s'apprêtait à répliquer lorsqu'un bruit de voiture les interrompit. Léontine, l'épouse d'Évariste, venait de terminer sa journée de travail.

Installée dans une petite baraque en tôle à la sortie de la ville, elle y vendait des sandwichs au pain frais qu'elle achetait chez Elwa, ainsi que des *bokits* qu'elle confectionnait elle-même, très appréciés des locaux et des touristes. Les clients s'y pressaient dès le matin pour le *didiko*, l'en-cas de dix heures, jusqu'en début d'après-midi. Tous les jours, elle se levait au chant du coq pour cuisiner les garnitures. Quand elle fermait boutique, elle allait se ravitailler pour le lendemain à Ecomax et dans quelques commerces où elle avait ses habitudes. Toujours vêtue d'une jupe flottante en coton à l'imprimé madras, de laquelle dépassait un jupon en dentelle, chaussée de sandales en cuir, ses cheveux relevés en un chignon imprécis à l'arrière du crâne, son sens de la famille et de la communauté, ses courbes et sa personnalité généreuses l'imposaient comme une figure locale.

Garée à l'ombre d'un bougainvillier où des colibris aspiraient le nectar des fleurs mauves, elle claqua la portière bruyamment. Effrayés, les oiseaux s'envolèrent. Elle déchargea les sacs déposés dans le coffre et salua les joueurs de loin.

— *Mésyé bonjou ! Sa ou fé ?*

Une partie de dominos, c'était sérieux. Il ne fallait pas l'interrompre. Néanmoins, Léontine avait tous les droits. Aussi imposante physiquement que verbalement, elle balayait tout sur son passage telle une tempête tropicale. Même si aucun homme ne se leva pour l'aider à porter ses courses, ils cessèrent leur activité pour lui répondre. Elle abandonna les sacs sous la terrasse, s'épongea le front, avança quelques considérations météorologiques.

— Toute cette chaleur me fatigue, dit-elle en s'affalant sur une chaise. Tiens, touche mon cœur, regarde comme il bat fort, *la sa*, intima-t-elle à son mari.

Évariste, habitué aux excès de son épouse, posa brièvement la

Une expression en a été tirée pour qualifier quelqu'un qui boude : "*y boudé kon an doub'sis*" (il boude comme un double-six)

main sur la poitrine de cette dernière et acquiesça.

— Tu travailles trop, commenta Elwa.

— Tu peux parler, toi qui es plus vieux que moi et qui as des journées qui commencent à l’heure où tu devrais dormir. D’ailleurs, ton petit-fils, il t’aide ?

Les amis se retrouvaient deux fois par semaine chez Léontine et Évariste : le lundi et le vendredi. En début de semaine, Elwa avait rapporté brièvement l’arrivée impromptue du jeune homme afin de les prévenir de sa potentielle absence ce jour, ce qui aurait pu compromettre la traditionnelle partie du vendredi.

— Pas pour l’instant. Il part toute la journée je sais pas où, sinon il reste dans sa chambre.

Léontine *tchipa*¹⁴ avant de s’emporter, ce qui accentuait son accent créole où les r étaient engloutis par les autres sons.

— *Ayayaye, mondié ségnè la Sainte Vierge Marie !* dit-elle en agitant ses mains serrées devant sa poitrine. Tu dois pas le laisser faire, *la sa*. C’est pas parce qu’y va s’enfermer que ça va régler ses problèmes. Han, han ! Tu devrais le prendre par la peau des fesses et l’obliger à sortir. Emmène-le avec toi, demain.

Durant tout le mois de décembre, se déroulait le *chanté Nwel* chez les uns, chez les autres, sur les places publiques. Familles et amis se regroupaient, le plus souvent le samedi soir, pour chanter des cantiques de Noël, partager un repas traditionnel à base de jambon de *Nwel* et de *Schrubb*, un rhum arrangé maison dans lequel on avait fait macérer des écorces d’orange. Les invités allaient et venaient, chantaient en français et en créole autour d’un *gwo ka*, du coucher du soleil jusqu’au bout de la nuit.

Léontine et Évariste organisaient chaque année leur *chanté Nwel* le dernier samedi précédant Noël. Elwa se doutait de la réponse de son petit-fils, cependant il acquiesça à l’invitation de Léontine. Pour l’instant, il n’avait pas encore trouvé de solution pour l’aider à briser la bulle de chagrin dans laquelle il s’enfermait. Le brusquer ne servirait à rien. Il préférait se montrer comme un soutien discret,

14. *Tchiper* revient à marquer sa désapprobation en faisant un bruit de bouche semblable à celui d’une succion brève. Habitude fréquente aux Antilles, considérée comme impolie

mais présent.

Une fois la promesse arrachée à Elwa, Léontine se releva en poussant de ses bras sur les accoudoirs de la chaise. En cuisine, elle fit jouer bruyamment les marmites et les spatules pour le dîner du lendemain. Une quarantaine de convives étaient attendus. La partie de dominos reprit. À la tombée de la nuit, qui arrivait tôt à cette période de l'année, les amis se saluèrent. Elwa regagna son domicile en longeant le front de mer. Mû par une envie soudaine, il entreprit quelque chose d'inédit. Il se déchaussa et marcha dans le sable fin et clair de la plage du bourg. À cette heure, la plupart des touristes avaient déserté les lieux, les moustiques s'invitaient dès que le jour s'assombrissait. Chaussures en main, il progressait lentement tout en réfléchissant aux propos de Léontine.

Quand il rentra à la boulangerie, Elwa dévia par la boutique. Il la fermait après le déjeuner et jusque vers 17 h 30, heure à laquelle Félixine la rouvrait afin de vendre les restants de pain pour le dîner. La nourriture était disponible partout et à toute heure sur l'île. La petite boulangerie ne manquait à personne durant ses heures de fermeture. À l'époque d'Ancinette, ils travaillaient d'arrache-pied du lever au coucher. S'il avait pu prévoir l'issue tragique, il aurait chéri chaque instant passé avec sa bien-aimée avant qu'elle ne quitte ce monde.

À l'étage, tout était calme. Cependant, la présence de sa voiture dans la rue indiquait que Garry était dans les parages. Il avisa que ce dernier avait englouti la part de gâteau qu'il avait laissée, ce qui le réconforta. Il alla frapper à la porte de la chambre. Il entendit du bruit, puis Garry vint lui ouvrir. Elwa remarqua la balafre sur sa tempe, mais il ne releva pas.

— Comment tu vas ?

— Ça va, répondit laconiquement Garry.

Il restait dans l'embrasure de la porte, raide. Elwa entraperçut un album photo ouvert sur le lit. Il comprit à sa posture que Garry n'avait pas envie d'être dérangé plus longtemps.

— Viens avec moi, demain, au *chanté Nwel* chez Évariste.

Son petit-fils ne répondit pas, Elwa insista.

— Alors, tu m'accompagneras ?

Le jeune homme appréciait beaucoup Léontine, personnage haut en couleur qu'il avait croisé à plusieurs reprises et chez qui il avait déjà acheté des sandwichs. Acheté était un bien grand mot, Léontine avait toujours refusé qu'il les paye. Il appréciait aussi de passer du temps avec les amis de son grand-père quand il venait en vacances. Entre eux, l'ambiance était en permanence à la plaisanterie et aux excès, ils incarnaient leur île, colorée, joyeuse, explosive. Lors de son dernier séjour en compagnie de Graziella, le quatuor les avait initiés aux dominos, sur une glacière, au cours d'un pique-nique dominical, à l'ombre des amandiers et des cocotiers. Puis les accords d'un kuduro s'étaient échappés d'une sono et Graziella les avait délaissés le temps d'une danse, pieds nus dans le sable. Imitant les autres danseurs qui évoluaient en ligne, elle avait sautillé, virevolté, avancé, reculé, en tenant sa jupe longue à deux mains, déployant sa gorge dans un rire enthousiaste.

Le pique-nique du dimanche à la plage était une institution sur l'île. On y venait en famille, entre amis, souvent en grand nombre. L'un des invités se levait tôt pour réserver ce qu'il estimait représenter la meilleure place. Les autres débarquaient plus tard avec les tables et les chaises pliantes, les marmites remplies de colombo de cabri ou de fricassée de lambi, la bonne humeur et le hamac pour la sieste. Il n'était pas rare qu'une famille qui fêtait un anniversaire ou une célébration quelconque arrive équipée d'une sono. Après l'heure de la sieste sacrée, lorsque les anciens sortaient les dominos, la musique s'échappait, le volume augmentait au fur et à mesure. Des danses s'improvisaient, les familles se mélangeaient et le pique-nique prenait un air de fête.

En d'autres circonstances, Garry aurait sans doute accepté avec plaisir de passer le *chanté Nwél* avec eux. Pas cette fois. Croiser du monde, supporter du bruit, sourire, parler était au-delà de ses possibilités. Il déclina, comme Elwa s'y était préparé.

Malgré la fatigue qui l'écrasait, Garry repartit déambuler dans les

Grands Fonds. C'était le seul remède contre son insomnie, les rêves sombres et les flash-back qui le hantaient. Elwa l'écoula s'éloigner avec impuissance. À son retour, alors que le jour se levait, Garry s'arrêta au fournil pour saluer son grand-père, soulagé de le voir revenir. Les viennoiseries sortaient du four, Elwa lui proposa un croissant qu'il accepta. Il le dégusterait plus tard. Il se rendit en cuisine pour faire couler un café. Sur la table, il feuilleta distraitemenl le journal de la veille. Il aurait été bien incapable de dire ce qu'il venait de lire. Sa boisson terminée, il retourna dans sa chambre sans avoir mangé le croissant. Le deuil ressemble aux premières heures de l'amour. Tous deux amputent le sommeil et l'appétit.

Sur le lit, il ouvrit sa tablette et consulta le profil Facebook de Graziella. Il s'attardait essentiellement sur les vidéos qui animaient la jeune femme durant quelques secondes, parfois quelques minutes. Il replongea dans le passé, sans se soucier du temps qui filait, jusqu'à un bruit de porte qui lui indiqua le retour d'Elwa dans l'appartement. Il se demanda quelle heure il pouvait être. Il n'avait plus de montre. Elle s'était cassée pendant le drame et il n'avait pas rechargé son téléphone depuis la veille. Il n'en voyait plus l'utilité. La seule voix qu'il aurait aimé entendre s'était éteinte. Les premiers jours, il l'avait espérée, il s'était convaincu que cela se produirait. Une chimère.

Les cloches de l'église martelèrent midi ; encore une longue journée à survivre. Il referma la tablette et se tourna vers l'album photo dont il connaissait chaque détail, chaque défaut : une photo mal cadrée, une autre au coin corné, un grain trop présent sur celle-ci, pas assez de contraste sur celle-là. Mais sur toutes, le bonheur, le sourire de Graziella, ses yeux pétillants, leurs espoirs, leurs moments, leur histoire passée et les promesses du futur. Les cendres d'une vie échappée. Les souvenirs doux-amers déferlaient en Garry.

Sur la première page de l'album, Graziella avait collé une photo prise le jour de leur rencontre. Ils posaient avec leurs amis respectifs lors du festival des Francofolies de La Rochelle.

Garry et ses copains étaient arrivés la veille depuis la région parisienne, après des heures de route, musique à fond. Ils avaient frimé dans la décapotable du camarade qui conduisait. Au programme, cinq jours de concert et de farniente. Ils avaient monté les deux tentes à la hâte sur l'emplacement qui leur était réservé, gonflé les matelas, puis avaient dormi quasi dix heures sans discontinuer malgré les rires et les conversations des autres campeurs, abrutis par l'odeur des embruns, épuisés par un rythme de vie étudiante particulièrement intense.

Garry émergea de son sommeil et sortit de la tente. Il vit Clément et Quentin, debout, un gobelet fumant en main, en grande discussion avec trois jeunes femmes. Assises sur des tabourets pliants, elles étaient emmitouflées dans des sweats. Deux d'entre elles serraient leurs bras contre leur poitrine tandis que la troisième dessinait. Les rayons de soleil timorés peinaient à percer à travers les tamaris fleuris et les silhouettes élancées des pins. La trace de l'oreiller sur la joue, les yeux encore ensommeillés, Garry s'empressa de vérifier son haleine en soufflant dans sa main. Celle qui dessinait, qu'il ne voyait que de profil, paraissait particulièrement belle. Belle comme une évidence. Juste pour lui.

Absorbée par son croquis, elle ne l'avait pas remarqué. Garry s'apprêtait à les rejoindre lorsqu'il fut interrompu par ce geste, ce geste pourtant banal qui, chez elle, était rempli de grâce. Elle replaça une mèche de cheveux derrière son oreille. Fasciné par ce mouvement, Garry plongea dans son intimité, alors que les autres bavardaient avec insouciance. Il observa les doigts délicats glisser doucement, s'enchevêtrer dans les fils de jais mis en valeur par son pull rouge, pour libérer son visage. Il eut l'impression qu'elle lui